

San Francisco; cette lecture a été écoutée dans un grand recueillement. Ensuite on a lu un Message du Président annonçant à la chambre haute l'acceptation du Texas, quant au bill passé à la dernière session, qui fixe les frontières texiennes.

Le 17, M. Foote, en présentant les résolutions de la Législature du Mississippi, résolutions qui improuvent la conduite de ce Sénateur dans la question du Compromis, s'est permis une sortie assez burlesque; il a prétendu que le peuple ne pensait nullement comme la Législature et que, par conséquent, la désapprobation donnée à ses actes devait être considérée comme nulle.

CHAMBRE DES REPRESENTANTS. — Un des plus célèbres abolitionistes du Nord, M. Giddings représentant de l'Ohio, s'est ouvertement prononcé contre deux ou trois phrases assez obscures du Message présidentiel, sur la politique intérieure; ce Monsieur trouve que M. Fillmore n'est pas assez abolitioniste et qu'il aurait dû s'opposer à l'extradition des esclaves fugitifs. — Ne faut-il donc que de l'audace et de l'impudence pour se faire écouter des représentants du peuple? — On n'a pas retiré la parole à M. Giddings.

Il a été question dans la séance du 13, d'améliorations qui ne paraissent pas sans importance; on a parlé d'élever des phares sur les côtes de la Californie et de rendre le Sacramento navigable en tout temps. — Nous reviendrons sur ces bills lorsqu'ils seront mis à l'ordre du jour.

— Le 16 décembre, on a renvoyé au second mardi de janvier 1851, la lecture d'un bill pour l'établissement d'un hôtel des monnaies à New-York, et le 17 la Chambre s'est ajournée après avoir appris officiellement la mort de l'hon. Harmanson.

SERVICE POSTAL.

Nous avons ri quelquefois du bon public qui croit jouir d'une administration de postes irréprochable, nous avons ri de bon cœur, nous rions encore aujourd'hui mais nous rions bleu. C'est que cette fois les serviteurs du service postal nous attaquent fort régulièrement par une irrégularité on ne peut plus régulière, dans le service de poste feuille. Il existe bien un bureau de poste au Crane's Forge Post Office, mais la malle est toujours tellement pressée qu'elle n'a pas le temps de s'y arrêter pour y déposer les paquets adressés à ce bureau. Ainsi les lettres des Attakapas et de Thibodeaux écrites aux habitants de cette partie de l'Assomption, vont faire une promenade à Donaldsonville et arrivent vingt-quatre heures trop tard à leur destination... quand elles arrivent (ce qui est assez rare). Aussi à quel conducteur confie-t-on la malle-poste? N'est-ce pas à un ivrogne fleuri qui dernièrement encore a essayé de vendre les chevaux de l'administration, à Donaldsonville, sous prétexte que ses appointements ne lui sont pas payés? Est-ce à des hommes d'une pareille moralité qu'on doit confier un dépôt aussi sacré. N'est-il pas honteux qu'on emploie des industriels de cette force, et à supposer que l'administration fit passablement son service, ne serait-elle pas criminelle d'exposer à un danger réel les correspondances qu'elle s'est engagée à faire religieusement parvenir.

Nous appelons sur ces faits l'attention des entrepreneurs et celle du public.

A la requête de M. Gauthier de Paincourtville, nous publions une lettre qui ne fait que confirmer ce que nous venons de dire du service postal entre Napoléonville et Donaldsonville.

Messieurs les Editeurs du Pionnier, On attribue ordinairement aux maîtres de poste toutes les fautes et les irrégularités qui le plus souvent émanent des entrepreneurs, qui exploitent le service postal. Il est temps pour tacher de mettre un terme à ces abus, que je signale quelques unes des fautes qui illustrent trop souvent la ligne sur laquelle se trouve le bureau que je dessers.

l'assumer et, sur son refus, j'ai expédié par un courrier extraordinaire, la malle de Paincourt à Donaldsonville. Ce sont là, Messieurs les Editeurs, des actes scandaleux dont le service public souffre beaucoup, aussi j'espère bien que vous les fronderiez en insérant cette lettre dans le Pionnier.

Agréez l'assurance de ma considération la plus distinguée.

C. J. E. GAUTHIER,
Post-Master.

PAS DE REPONSE.

J'appelle un chat un chat, et le Vigilant... un rongeur.

La feuille sémi-mensuelle, et non pas bi-hebdomadaire comme elle l'affiche audacieusement, qui *déflorit* à Donaldsonville, nous a qualifié (chacun sait ça) d'*obscur fallot*, épithète que (1) nous comprenons peu, vu qu'un falot sert d'habitude à éclairer, mais que nous avons acceptée avec reconnaissance, attendu qu'elle est une preuve de plus de la parfaite *naïveté* de notre bon voisin.

C'était sans doute pour répondre à la qualification de *Rongeur* donné par nous à la feuille whig, qu'elle nous a lané cette tuile innocente, malheureusement pour cette brave ennemie, elle a répondu à un mot qui, s'il n'est pas très élégant est d'une grande justesse et bien caractéristique, par une de ces grosses énormités comme elle sait si bien les confectionner.

Est-ce notre faute à nous, si le *Vigilant* n'est habile que dans l'art de *moleter* des boulettes?

Dans le dernier numéro du *Rongeur de l'Assomption*, (conservons au *Vigilant* ce nom qu'il mérite à tant de titres) nous lisons une nouvelle drôlerie, à notre adresse, formulée dans des termes très baroques et pas du tout français, par un jeune adulte qui s'est fait l'héritier direct de la plume du rédacteur en chef, plume à laquelle nous ne donnerons pas le nom d'un volatile bien connu, parce que nous tenons fort à ne pas désobliger les oies.

La tartine de cet intéressant étourdi est signée E. S.

Ce journaliste en herbe nous demande d'abord si nous savons ce que c'est que la *sottise* et de la *mauvaise foi*; puis supposant que notre réponse est négative (supposition qui nous honore et dont nous le remercions) il nous décrit ces deux vilains péchés, à l'aide de cinq ou six paragraphes, dont les ombres classiques de l'Homond et de Boniface ont dû être horriblement scandalisées.

Cependant au milieu des outrages que le petit *rongeur* (car il chasse de race) fait subir à la langue française, on distingue parfaitement les silhouettes de la *sottise* et de la *mauvaise foi*; elles sont frappantes, le jeune *porte-plume* prouve clairement qu'il connaît de longue main la *sottise* et qu'il a vécu en grande intimité avec la *mauvaise foi*.

Dans un âge aussi tendre qui l'eût crû? Mais il se fourvoie le plus galamment du monde, quand il veut placer ses deux méchantes créatures dans notre feuille; écoutez-le plutôt:

« La *sottise*, Messieurs, si je m'étais donné la peine de lire votre journal, je l'aurais rencontrée partout. La *mauvaise foi* y est inscrite à chaque ligne. »
Mon jeune ami, à votre tour écoutez, et surtout retenez:

Un homme est de *mauvaise foi* quand il prétend que la *sottise* brille dans un journal qu'il ne se donne pas la peine de lire, car il ne saurait y trouver; un homme fait preuve de *sottise* quand il affirme que la *mauvaise foi* est inscrite à chaque ligne dans une feuille dont il ne lit pas le premier mot.

Ne tombez pas une seconde fois dans de pareils errements, ne commettez plus de *non-sens* aussi honteux, jeune et sensible *rongeur*, la récidive pourrait vous être fatale: les lecteurs du *Vigilant* ne sont pas des ânes, nous aimons à le supposer.

Quant aux gentillesse que ce cher petit innocent débite à l'auteur du *communiqué* qui a paru dans le *Pionnier* du 20 décembre, elles ne méritent pas l'honneur d'être réfutées; ce coquin d'enfant fait des calembours sur le pseudonyme d'*Observateur*, pris par notre correspondant! — c'est de plus en plus étonnant, surtout, comme je l'ai déjà fait remarquer, dans un âge aussi tendre!

Après sa série de calembours, (tousjours le même sous différents haillons de)

phrases) le jeune adulte annonce au public en général et à nous en particulier, que pour répondre sérieusement aux faits allégués dans notre communiqué, il lui manque des documents qu'il n'a pu se procurer à l'heure, (à quelle heure s'il vous plaît!) mais que nous ne perdrons rien pour attendre, car il répondra plus tard.

Eh quoi! timide joveuneau, c'est pour annoncer que vous répondrez plus tard, que vous avez noirci deux grosses colonnes de papier blanc? — Vous avez donc la rage de vous faire imprimer vil, coûte que coûte? — décidément, vous êtes en danger mon jeune ami, prenez garde, la maladie dont vous êtes attaqué devient facilement incurable.

Quoiqu'il en soit, que l'aimable nourrisson du *Vigilant* ouvre de nouveau le bec à sa plume, ou qu'il garde à l'avenir un éloquent silence, nous avons l'espoir que l'*Observateur* ne lui répondra pas. Notre correspondant est un homme d'un talent trop sérieux pour se commettre avec un journaliste au biberon, dont la pauvre élocution ne brille que par son insignifiance!

Notre entrée dans la *carrière*, cher petit remplaçant du grand *rongeur*, n'est pas brillante. — Après cela, peut-être avez-vous été dominé par l'émotion inséparable d'un premier début, comme disent les feuilletonistes en parlant des acteurs sifflés.

Candide amant de la publicité, seriez-vous capable de prendre votre revanche? — dans ce cas, n'oubliez pas d'étudier la grammaire et la politique, autrement la férule aurait beau jeu. E. S.

P. S. — La petite divagation du *Vigilant* est signée E. S. Nous croyons l'avoir constaté plus haut; notre article porte les mêmes initiales, mais nous priions le public de ne pas confondre les deux marques: elles n'ont de commun que ces initiales.

Nous espérons aussi que le respectable A. I. ne se commettra pas avec l'insulteur *Pierre fils*, qui n'a pas besoin qu'on lui tienne la peau pour laisser percer l'oreille... de *Pierre*.

ETRENNES. Maisons Recommandées.

Quelques jours encore et 1850 aura vécu! — L'inauguration de 1851 se fera (l'usage le veut ainsi) par un échange de splendides étrennes! Tout le monde sera libre *échangiste* ce jour là; qui n'a pas quelques bonbons à donner ou quelques livres à recevoir?

Nous croyons donc bien faire en recommandant aux personnes qui n'ont point encore fait leurs emplettes, les maisons dont nous donnons les adresses ci-dessous; il y a des étrennes pour tous les goûts dans ces différents magasins, pour l'esprit et pour l'estomac, pour les gens frivoles et pour les gens sérieux. — Dans ces maisons tout se vend à *prix fixe*.

BOIMARE.
LIBRAIRE. — Nouvelle-Orléans.
118, rue Royale.

Grand et bel assortiment de livres illustrés par les premiers artistes de Paris; *Kepsaks*, romans nouveaux, œuvres complètes des auteurs les plus en vogue, français et anglais. Riches reliures.

DUHAMEL.
OPTICIEN. — Nouvelle-Orléans.
Rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Lorgnettes de spectacle de toutes les grandeurs, en écaïlle, en nacre, en ivoire, en buffle, avec des étuis d'un nouveau genre. — Lorgnon pour dames, en argent ciselé, en vermeil et en or; ces lorgnon reçus tout dernièrement de France par M. Duhamel, sont de la plus grande richesse et du meilleur goût.

Lanternes magiques, avec des verres magnifiques, représentant les principales scènes des romans à la mode, fantasmagories, etc., etc.

ANCIENNE MAISON COURVOISIER.
BELLANGER et Cie,
CONFISEURS. — Nouvelle-Orléans.
Encoignure des rues Royale et d'Orléans.

La Maison Courvoisier, si avantageusement connue en Louisiane, n'a rien perdu en passant sous la direction de M. Bellanger et Cie. Ces confiseurs viennent de recevoir de nouveaux modèles de boîtes et de sacs d'une élégance et d'un goût parfaits; quant aux bonbons qui garnissent ces petites merveilles nous n'en parlerons pas: tout le monde les a goûtés.

Aussi un assortiment très varié de jouets d'enfants, tels que poupées, magiciens, etc., etc.

DANNE.
CONFISEUR. — Nouvelle-Orléans.
23, rue Bienville.

Bonbons de fantaisie de qualité supérieure; chocolat praliné, fondants, marrons glacés, etc., etc.

Boîtes de formes nouvelles et originales, ornées de belles gravures; sacs en satin, velours et perles, de toutes les grandeurs et de tous prix.

— Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur deux avis de vente qu'ils trouveront dans nos colonnes d'annonces:

Vente du Séminaire et de ses belles dépendances.

Vente de l'habitation Bougère.

CAUSERIES.

Lorsqu'un Gaulois a du succès dans une chasse aux canards, lorsqu'il a parcouru pour arriver à ce succès les lieux les plus désolants et les plus désolés qu'on ait vus depuis le grand déluge, lorsqu'il n'est pas mort de sa belle peur à la chute des branches qui étraînaient son rossinard, lorsque sa pirogue n'a capoté que trois fois: dans la baie Natchez, dans le bayou Jack et dans le bayou Fourchu; lorsque des honorables qui ont donné depuis longtemps déjà, leur démission de cette épithète, n'abdiquent pas leur grade de généralissime qui leur sied comme une flute au rossignol d'Arcadie, lorsque le Jury de Police passe une ordonnance dans l'intérêt des habitants malheureux de l'Assomption, lorsque les jeunes filles ne sont plus coquettes... ou le sont beaucoup à force de ne le vouloir point paraître, lorsqu'on fête la solennité de la nuit de Noël de la manière la plus sainte, la plus gastronomique, la plus joyeuse, lorsque le lendemain encore on s'abandonne aux plus douces, aux plus innocentes folies qui sont le bonheur ici-bas, on vit à une époque d'exceptions et alors il est permis à tout le monde de causer un peu comme bon lui semble.

C'est pour ce motif que nous usurons aujourd'hui la place remplie dans le *Pionnier* par votre *Causerie* ordinaire. Vous ne serez pas contents de l'échange, c'est possible; vous y perdrez, c'est certain, mais comme nous sommes dans ce moment sous le régime des exceptions, cela nous est indifférent. Soyez tranquilles, l'état normal reviendra bientôt. — Chassez le naturel, il revient au galop. — Ainsi vous pouvez affirmer que le "Gaulois" ne s'exposera plus, pour quelques canards à se casser le cou dans les forêts vierges qui tombent de décrépitude, et à sauver courageusement sa pirogue, de crainte de se noyer, vous pouvez affirmer que les honorables qui ne le sont plus, ne garderont pas longtemps les épaulettes de généralissime, elles sont brûlantes pour des épaules habituées à supporter le bâton; vous pouvez affirmer que l'insignifiance caractérisant la majorité des membres du Jury de Police, ils n'arrivera plus à ce respectable corps de passer des ordonnances qui soient d'une utilité réelle pour la population; vous pouvez affirmer que les précieuses jeunes filles ne laisseront jamais s'éteindre l'intéressante race des vieux garçons, vous pouvez affirmer que des rois seront élus, et qu'à cette époque où les rois s'en vont, les rois d'un jour eux-mêmes ne sauront pas régner... ils saleront leurs bals. Enfin, vous pouvez affirmer que lorsque le bouleversement actuel aura passé votre Chroniqueur chéri vous sera rendu.

Après ce préambule divertissant comme toutes les préfaces, cautions. Cautions, voilà ce que se dit tout amoureux, lorsqu'il pose dans une salle de bal, à côté de son adorable adorée, et l'éblouissement magnétique qui le tient sous sa puissance, lui pétrifie la langue; cautions, se dit-il encore, lorsqu'il tourbillonne avec elle dans une valse voluptueuse, et les quelques mots qu'il articule essoufflé, lui impriment un cachet de ridicule que la belle aux quinze printemps, n'a jamais entrevu dans les rêves où lui apparaît son beau. Cautions, se dit un malin, lorsqu'il accompagne une femme ennuyée encore plus qu'ennuyée, ou lorsqu'il se trouve en rapport avec un fâcheux plus considérable encore que considéré, et le malin ne desserre les dents que pour débiter les lieux communs qui forment le répertoire de tous les *désinspirés*. Cautions, se dit un cavalier, propriétaire d'un timbre de crécelle, lorsque de jolies et aimables chanteuses, l'invitent à faire entendre sa belle voix, et le cavalier ne trouve

pour causer que le récit de ses infortunes comme ténor. Cautions, se dit un journaliste qui entreprend cette si facile et si difficile tâche, et lorsqu'il a écrit une colonne à la recherche d'un sujet, il n'a pas encore commencé ses causeries, souvent même il ne sait pas comment il les commencera...

Il est cependant des histoires locales qui sans le moindre effort d'invention, donneraient matière à des contes fort dramatiques et pleins d'intérêt pour les lecteurs du *Pionnier*. Entr'autres il en est une d'un vieillard honorable et honoré qui tomba victime d'une haine lâche et aveugle. Mais ce sujet doit être traité dans un roman qui sera prochainement publié dans ce journal et nous ne voulons pas ôter de son intérêt au récit de cet épisode sanglant par de trop précoces indiscrétions.

Du reste l'Assomption vient d'être de nouveau le théâtre d'un fait tout aussi ignoble que celui qui a eu un si douloureux retentissement, il y a quelques années. Seulement le perpétrateur de l'ignominie de ce jour, n'occupe pas une haute position sociale, comme le perpétrateur de l'autre ignominie. Celui de la veille est riche et puissant, celui du lendemain est pauvre, il a dû fuir; mais si l'on peut juger du cœur des hommes, par les actes, les deux héros ont le cœur de la même dimension, à la même place; chez l'un et chez l'autre, il bat le même nombre de pulsations.

Patrick est un de ces êtres qui portent le nom d'un saint et qui ont l'âme d'un damné; il a la stature d'un géant et la force d'un athlète. Ses cheveux sont roux, ses yeux gris, pleins d'une féroce animation, on sent que cet homme doit aimer le sang; à voir ses lèvres minces et pincées, on sent qu'aucun instinct généreux n'a de place dans sa poitrine, on sent que ces lèvres n'ont dû sourire qu'à la cruauté, au meurtre...

Cet homme aimait Ketty, Ketty l'Irlandaise aux longues boucles d'or, la belle et fraîche jeune fille qui avait quitté une patrie marâtre pour cette Louisiane, si riche et si généreuse pour ses enfants et pour tous les délaissés qui viennent se mettre sous sa protection. Mais comment Ketty aurait-elle pu aimer Patrick? Jamais elle n'avait entendu sortir de la bouche de cet adorateur que des propos d'amour toujours menaçants, jamais l'idée ne lui était venue de s'associer, elle si douce et si bonne, aux projets méchants, les seuls que Patrick sut former et exprimer.

Et cependant Patrick aimait sa Ketty de cet amour violent qu'éprouve toujours une nature féroce pour l'unique objet qui lui inspire une affection. Si Patrick eût été possesseur de l'instinct du bien, il n'eût pas d'acte de dévouement dont il n'eût été capable pour sa Ketty; ne pouvant faire que le mal, il n'est pas de crime qui l'eût arrêté pour arriver jusqu'à elle.

Mais si Ketty avait juré de ne jamais répondre à tant d'amour, peut-être sa légitime aversion provenait-elle un peu de ce que le beau Tom lui avait juré de l'aimer toujours. Un soir que Tom et Ketty renouvelaient les doux serments des fiançailles, la jalousie avait conduit Patrick jusqu'à la demeure de sa belle; il est assis à l'écouter, il entend les doux propos de Tom et il frémit, il voit Ketty abandonner sa main à son rival et tout son sang bouillonne; il les poignarderait instantanément tous les deux, s'il ne rêvait d'autres projets plus cruels de vengeance.

On a vu Tom se rendre chez Ketty, personne n'a aperçu l'inquisiteur qui les épia, on verra Tom se retirer, personne ne verra Patrick; le frère de Ketty est absent, un projet en l'âme est conçu.

Le lendemain Ketty était morte — étendue sur un lit ensanglanté, les yeux crevés, tout le corps horriblement mutilé!

Est-il possible que l'amour devienne parfois une fureur assez infernale, pour qu'on aime mieux assassiner la femme qu'on aime, qu'être témoin de son bonheur avec un rival heureux?...

Mais tout n'est pas fini là... Le lendemain aussi un affidavit était fait par un nommé Patrick, incriminant un nommé Tom du meurtre de Ketty. Si Patrick eût eu l'audace de la persévérance, comme il a eu le triste courage d'exécuter un crime horrible, sa double vengeance eût été certaine... Tom aurait été pendu et Patrick aurait passé pour le vengeur de la société.

Par bonheur, ce misérable a été épou-

vanté de toutes les atrocités qu'il avait conçues et réalisées en grande partie. Une mort ignominieuse ne terminera pas les jours du trop malheureux Tom... car l'accusateur a fui.

Puisse-t-il, se faire pendre ailleurs, s'il reste impuni pour ce crime, ou plutôt puisse-t-il ne pas mériter de nouveau d'être pendu.

CALIFORNIE.

Le steamer *Pacific*, venant de Chagres, est arrivé à la Nouvelle-Orléans lundi dernier, grâce à cet arrivage, nous avons reçu des nouvelles assez récentes de la Californie.

Une vive alarme régnait en Californie par suite de l'apparition du choléra. L'épidémie n'a fait qu'un très petit nombre de victimes à San Francisco: sur une population de trente-cinq à quarante mille habitants, le nombre de décès causés par les maladies et les accidents ne dépassent pas huit ou dix par jour. Parmi ceux qui ont succombé au choléra, nous citerons le docteur Barnes, de la Louisiane, et M. Curtis, de la Nouvelle-Orléans.

La mortalité est plus considérable à Sacramento City ainsi qu'à San Jose, à Stockton et dans diverses autres localités.

La Législature doit se réunir le 1er lundi de janvier: elle nommera un sénateur des Etats-Unis en remplacement du colonel Frémont dont le mandat expire bientôt.

Le bill voté par le Sénat des Etats-Unis pour diviser la Californie en districts douaniers, a causé un profond mécontentement dans le nouvel Etat. Les habitants vont adresser un mémoire au Congrès pour demander une modification du bill: le mémoire a été signé à San Francisco seul par quinze mille personnes. Le projet de loi de M. Frémont sur les mines n'a guère été mieux accueilli.

Les Indiens du Nord s'étant montrés hostiles, une colonne de deux cents volontaires est sortie de Coloma pour se mettre à leur poursuite.

Les pertes causées par l'incendie de Sacramento City sont évaluées à environ \$45,000. L'Hôtel de New-York, un des plus beaux édifices de la ville, est un nombre des bâtiments incendiés.

Dans une escarmouche qui a eu lieu au rancho de Johnson entre des Indiens et quelques Américains, plusieurs de ces derniers ont été tués; on cite entre autres le lieutenant-colonel L. H. McKinney, Hugh Dixon et Calvin Ewart. Le capitaine Francisco de Allison, guide du colonel Frémont, a été gravement blessé.

Les derniers avis de San Jose annoncent que le choléra exerce de terribles ravages parmi les Indiens et les Mexicains de la vallée.

FAITS DIVERS.

BIZARRE SUICIDE. — La tempérance peut être une très bonne chose et les tempéraments doivent être de vrais modèles, mais comme toute chose et tout homme ici bas, elle et ils ont leur mauvais côté. — Nous le prouvons tout à l'heure.

Un pauvre diable, John Jackson, grand amateur de wiskey, Cognac et autres liqueurs de la même famille, goûtait fréquemment ces consolations spiritueuses, lorsque le père Mathew vint lui offrir ses consolations spirituelles. John Jackson se rendit aux pressantes sollicitations du célèbre apôtre, et reçut le *pledge* il y a un mois environ. Pendant quinze grands jours, John ne voulut pas revoir les cabarets, ces théâtres de ses anciens exploits et ne retomba point dans son vieux péché, mais au bout de ces deux mortelles semaines, notre homme se sentit pris d'une furieuse envie d'humecter son larynx; il ne voulait boire qu'un coup, un tout petit coup, une larme de wiskey! Enfin la tentation devint si forte que le pauvre tempérament entra chez un épicer et acheta une bouteille du spiritueux tant désiré, mais une fois dans sa chambre et vis à vis de la bouteille, un remords de conscience prit l'homme, il se rappela son serment, et se sachant incapable de rester devant sa boisson favorite sans céder, il ne trouva qu'un moyen fort simple d'échapper à la tentation, il se pendit; mais au moment où John venait de se lancer dans l'éternité, la corde cassa! au lieu de profiter de cette corde de salut, notre homme vit dans cette circonstance la main de Dieu, et pour mieux expier ce qu'il regardait comme une forfaiture à son serment (il alla se noyer dans le Mississippi) — Fidélité posthume à la tempérance.

Père Mathew, n'aurez-vous pas celui-là sur la Conscience?